

Étoile lointaine

Aux pionniers d'Internet,

« Je ne sais pas ce que c'est un livre. Personne ne le sait. Mais on sait quand il y en a un. Et quand il n'y a rien, on le sait comme on sait qu'on est, pas encore mort. »

Marguerite Duras

Allongé sur la pierre inégale et froide, l'homme se tourna une nouvelle fois sur le dos et plongea son regard vers l'infini de la nuit. Son sac de couchage en fibre synthétique le protégeait efficacement de la morsure glaciale de la nuit des hauts plateaux où il avait résolu de s'aménager un bivouac de fortune

Face à ce ciel obscur où seules brillaient les étoiles, ses pensées vagabondaient librement, se tournant et retournant tantôt vers les possibles du futur, tantôt vers les oublis du passé. Il y avait eu dans cette vie qu'il avait faite sienne des errements, des demi vérités et quelques mensonges. Pourtant, il ressortait de ces péripéties une étrange harmonie, agréablement poétique. Un accord mélodieux se faisait entendre du fond des âges. De ce puits de songes, un rêve se distinguait de tous les autres. C'étaient des paroles qui montraient plus séduisantes et intrigantes qu'un palais antique, plus mystérieuses qu'une ballade celtique. Cet idéal si particulier se nommait équilibre. Et il songeait en son for intérieur, comme répondant à cet appel : « moi aussi, j'irai le trouver et je confirmerai ce que tu auras dit. »

Passant ses mains derrière sa nuque, il sentit ses muscles se détendre dans un apaisement bienvenu. Ainsi posé et stabilisé, son corps s'étira délicieusement. D'une vaste forêt située à proximité émanait une odeur de mousse humide aux échos boisés qui éveillait en lui une nostalgie insaisissable. Ce sentiment doux-amer était accru par la solitude silencieuse des plateaux montagneux.

Au lever du jour, il lui faudrait prendre le chemin du retour, redescendre vers la vallée pour se ravitailler en eau, et poursuivre jusqu'au village où inévitablement il serait mêlé à d'autres hommes, d'autres femmes. Il n'avait croisé personne au cours de ces quelques jours loin du monde. Il n'avait pas proféré un son. Ses pas l'avaient mené de vallées en plateaux et de plateaux en forêts. Les sommets éternels avaient été ses compagnons de randonnée. Cette solitude des bosquets et des alpages lui avait rendu une parcelle de ses rêves d'enfant. Comme un reflet argenté insaisissable dans le cours d'un torrent, cette pièce manquante se refusait à se laisser décrire, ou plutôt à se définir avec des mots ou des systèmes propres à la civilisation occidentale. Son vagabondage impromptu lui présentait une clef de son cœur.

Il aimait désespérément cette nature sauvage oubliée du citadin. S'il l'avait pu, il aurait erré ainsi au pas de l'harmonie naturelle le long d'une marche singulière et éternelle. Il vivrait ainsi une quête sans cesse renouvelée de sa pensée et de principes pour aider l'humanité. Car au plus fort de ses tempêtes d'espérance, de tout son cœur, il souhaitait participer à construire un monde autre, altéré par la possibilité d'équilibrer les rôles de chacun en fonction de ses talents. Il dessinait ainsi les bases réelles et tangibles des possibilités pour les générations à venir.

Cet après-midi, alors qu'il avait piétiné les feuilles mortes éparées sur le sentier abrupt, il s'était imaginé en philosophe fondateur, en prophète réformateur ou encore en prédicateur enflammé. Il s'était réinventé un monde sans jalousies ni haines, où l'humanité entière vivrait pour le savoir, l'esthétique et la solidarité. A présent, dans le froid précédent la venue du jour, André interprétait sa stupeur physique du moment comme l'abaissement nécessaire à l'annonce d'une renaissance spirituelle pour les temps futurs de son existence.

* * * *

Le cavalier s'arrêta au bas du sentier qui montait jusqu'à la chapelle. Il descendit élégamment de sa selle et épousseta son manteau de toile. L'haleine de son cheval se changeait en vapeur dans l'air froid et vif de ce matin de début de Printemps. Il avait chevauché à vive allure pour atteindre cet endroit retiré, loin des larges routes et des villes de bitume.

Jules avait grandi à Valence, où il avait reçu une excellente instruction dans des écoles et lycées privés chrétiens. Il en avait retenu une entière franchise et une totale sincérité. Sa stature était modeste mais sa carrure athlétique témoignait d'un aguerissement obtenu par l'effort physique lié à de longues chevauchées. Sous l'orage, sous la pluie, il chevauchait sans relâche, jusqu'à avoir atteint son objectif.

Il venait en ce lieu retiré avec un objectif précis, un plan qu'il avait élaboré pour lui-même depuis plusieurs jours. Ayant longuement étudié d'anciens relevés astronomiques effectués par des moines de la région, il était parvenu à déduire que ce site religieux perché sur la colline avait

servi d'observatoire pendant plusieurs siècles. Le site avait été laissé à l'abandon après une guerre féroce qui avait pour longtemps imprimé ses stigmates non seulement dans le paysage et les constructions avoisinantes, mais aussi dans les âmes des habitants de ces campagnes.

Abandonnant sa monture aux plaisirs de l'herbe rase qui recouvrait le bas de la colline, Jules entreprit la courte ascension menant à l'ancien édifice religieux. Le chemin caillouteux montait d'abord doucement, puis de façon plus malaisée et abrupte. Néanmoins, le sommet fut atteint en peu de temps par le marcheur aguerrri. L'édifice avait autrefois été un assemblage de plusieurs pièces, dont une majorité était dévolue à la vie et au logement des moines. Il ne restait cependant qu'une seule salle centrale, celle où l'on célébrait autrefois le culte.

Ecartant les broussailles touffues qui avaient poussé en touffe devant l'entrée, Jules s'avança dans la pénombre fraîche des pierres. Les fenêtres nues ne laissaient entrer que peu de lumière et de chaleur. Il recherchait un endroit bien particulier, une cache où l'on aurait entreposé les instruments dédiés à l'observation des astres. Un examen attentif des murs n'ayant donné aucun résultat, il entreprit une étude systématique des dalles de pierre qui formaient le sol.

Après ce qui lui parut des heures de tâtonnements dans la poussière, les herbes, et le gravier, il trouva enfin un bloc que les maçons n'avaient pas scellé. Dégageant à l'aide d'une truelle la terre qui s'était infiltrée dans les fentes autour, il entreprit ensuite de desceller le roc avec un pied de biche. Dans la cavité peu profonde ainsi dévoilée, il trouva deux petites figurines dorées, divers compas et astrolabes de cuivre, des lunettes d'observation ainsi qu'un épais volume relié d'une solide couverture de cuir. Rassemblant ses trouvailles dans un vaste sac, il sortit de l'humide atmosphère de la chapelle et, laissant le soleil inonder son visage, il inspira à pleins poumons l'air vivifiant de ce début de Printemps, de ce nouveau départ.

* * * *

Au même instant, délaissant ses rêves de justice et de sagesse, le personnage philosophe du début de ce récit quittait les hauteurs et

retrouvait la végétation mélangée, faite à la fois de feuillus et de résineux, que l'on côtoie à moyenne altitude. Vers midi, le sentier fit place à une route de terre qui descendait en lacets jusqu'au hameau niché au creux de la vallée. Les traits tirés de ce voyageur lui donnaient un air sans âge, ce que ne démentaient pas ses longs cheveux noirs tirés en arrière. Il avait le regard clair et dur, se protégeait du soleil avec un chapeau de feutre à larges bords.

Il possédait au village une petite échoppe de cordonnier où il revendait quelques accessoires utiles aux marcheurs de tous horizons. Saluant d'un geste les trois personnes attablées dans la cour de la ferme d'en face, il pénétra dans l'obscurité boisée de son modeste logis. Repoussant les lourds volets de bois pour éclairer la pièce, il sortit d'un tiroir son nécessaire à écrire et s'assit pour rédiger une lettre. Il tenait par cette missive à renouer une relation avec une étonnante demoiselle, pleine de vie et de gaîté. Il l'avait rencontrée à l'occasion d'une visite chez son parrain à Valence. Par ce geste, il souhaitait lui exposer son projet encore flou de renouveau moral et politique. Il espérait que les relations citadines de cette jeune personne lui fourniraient les bases nécessaires pour entamer la réalisation de son dessein. Une fois sa rédaction achevée, il se relut, fronça les sourcils en notant le style empesé et lourdaud qui le caractérisait. Il songea que cela revêtait au final bien peu d'importance. Il ne faisait de toutes façons que solliciter un entretien qui lui permettrait d'exposer son projet en détails.

Ayant cacheté l'enveloppe, il se promit de descendre poster cette missive le lendemain à la ville. S'allongeant sur son lit, il essaya de clarifier ses idées. Dans son esprit, tournoyaient l'idée d'un réseau non hiérarchisé tourné vers un but commun de mieux être pour tous, de meilleur partage des ressources de la planète, de planification plus logique des tâches à accomplir. De surcroît, il voulait que chacun puisse à tout moment profiter de l'expertise d'autrui, sans pour autant introduire de dépendance vis-à-vis d'une personne en particulier. Laisant ainsi ses pensées vagabonder librement, André s'endormit.

* * * *

Jules était pigiste dans un quotidien à diffusion régionale. Rentré de son excursion fructueuse à la chapelle, il entreprit de ranger ses trouvailles à son domicile puis se rendit à la rédaction du journal. Les locaux étaient fermés le Dimanche, bien sûr. Cependant, Jules souhaitait entrer en relation par courrier électronique avec un expert en langue médiévale, afin de pouvoir débiter un travail de traduction du journal astronomique sur lequel il venait de mettre la main. Il envoya son message sur le réseau informatique. La ville de Valence, très peuplée et animée durant la semaine, était aujourd'hui très calme. Lorsqu'il effectua à pied le chemin qui le ramenait chez lui, il ne croisa que quelques touristes attablés, riant gaiement à la terrasse d'un petit restaurant.

Jules vivait seul depuis quelques mois. Il avait partagé son studio pendant quelques mois avec un chinois employé dans une entreprise d'informatique. Puis ce dernier avait finalement pu trouver un studio pour lui seul et ils s'étaient séparés. Depuis, il n'avait plus guère de nouvelles d'Alan, hormis quelques messages sur Internet. Leur rencontre, fruit de l'émergence du réseau mondial, n'avait pas eu de lendemain.

En ouvrant la porte de son appartement, Jules parcourut d'un regard dominateur l'endroit il vivait depuis presque trois ans. La pièce principale était bien agencée, mais il n'avait jamais réussi à s'y sentir vraiment chez lui. C'est sans doute la raison pour laquelle il espérait pouvoir retourner habiter chez un de ses oncles qui avait une maison en banlieue de la ville. Il aspirait à une vie plus tranquille, plus rangée. Le canapé-lit à deux places était le meuble principal de la pièce. Jules était également très heureux de son petit bureau, où il pouvait rédiger ses articles et étudier différents écrivains. Bref, Jules ne manquait de rien, sauf d'une femme... Il ne parvenait pas à se décider à faire le premier pas vers la bonne personne. Il avait certes fait la découverte de charmantes demoiselles, souvent plus jeunes que lui, mais aucune ne semblait cadrer avec ses projets de vie paisible et sage à deux.

Il s'intéressait aux proverbes anciens et aux philosophies étrangères, à toutes sortes de plantes et d'animaux. Il rêvait de pouvoir enfin se spécialiser dans le journalisme scientifique. Malgré son intelligence, il ne parvenait pas vraiment à interpréter ou à s'insérer dans la société qui l'entourait. Autour de lui, il ne voyait personne essayer de changer le cours des événements. Ses parents avaient eu une existence bien rangée

et ordonnée. Pour lui, tant de possibilités étaient encore disponibles. Jules imaginait un monde où des poisons comme l'alcool et le tabac disparaîtraient. Un monde où enfin, toute hypocrisie, tout mensonge aurait été banni et oublié. Il n'en pouvait plus d'entendre des gens préférer des contrevérités pour obtenir une vie plus facile, ou des pouvoirs sur autrui. A son image, il voulait une société honnête et lucide. Souriant un instant devant son miroir de sa naïveté, il alluma une cigarette et tenta de se raisonner. Pour aboutir à des résultats tangibles face à des objectifs aussi flous, il n'avait pas idée des moyens à utiliser. Il les fantasmait énergiques, parfois violents. Sûrement y aurait-il des victimes innocentes que tous pleureraient de façon pathétique et touchante. Néanmoins, il souhaitait donner à chacun des chances égales et mettre fin aux illusions inutiles.

L'esprit à moitié perdu dans ces réflexions, Jules entreprit de débiter l'étude de ses trésors du matin. Curieusement, l'astrolabe semblait originaire d'Asie. On pouvait y retrouver les idéogrammes indiquant les quatre directions de références : Zénith, Orient, Occident et Nadir. Ce « preneur d'étoiles », en forme de disque, était la combinaison d'un instrument de mesure et d'un système de projection stéréographique. Suspendu verticalement, il permettait de prendre la hauteur d'un astre. Le livre était rédigé par plusieurs auteurs. Tous avaient consciencieusement relevé les positions de la lune, du soleil et des planètes les plus brillantes. Jules songea que ce dévouement aveugle aux cycles du cosmos s'était finalement révélé un peu inutile, vu que l'ouvrage était resté enterré dans la cache pendant des siècles, et que les instruments et moyens de calculs actuels permettaient de s'affranchir de ces relevés. Néanmoins, cet ouvrage de science appliquée marquait une foi en l'humanité et l'univers qui témoignait d'une mentalité très éloignée de l'individualisme forcené de la société occidentale de ces dernières années.

L'après-midi se finissait tendrement en flaques de couleurs ocre et orange sur les façades bétonnées du centre ville. Une petite brise se levait, déjà chargée d'un parfum de renouveau évanescent. Accoudée à la fenêtre de son appartement, qui donnait sur une petite cour intérieure, Jules tentait de rassembler les brins effilochés de sa pensée. Il songeait vaguement à revoir une de ses anciennes amies de l'école de journalisme. Elle poursuivait une année de spécialisation pour devenir reporter sur le terrain. Dans leur dernier échange téléphonique – c'était il y a déjà plus de deux ans – elle avait évoqué une prochaine embauche

pour le journal télévisé d'une chaîne câblée. Elle s'appelait Delphine et elle était charmante. Soupirant de sa naïve nostalgie, il referma la fenêtre et décida de se lancer dans la préparation d'un petit en-cas qui lui changerait les idées. Il s'attabla après une dizaine de minute d'activité devant une assiette de purée de pommes de terre accompagnée d'un reste de saucisson. La nuit étendait déjà son ombre sur la ville, aussi acheva-t-il son dîner à la bougie. Le repas terminé, il expédia aussi rapidement que possible la corvée de vaisselle et, allumant sa deuxième cigarette de la journée, s'accouda à la fenêtre pour plonger son regard dans l'infini de la nuit étoilée, l'esprit embué de possibilités contradictoires.

* * * *

Delphine se tourna sur le côté une fois de plus et soupira d'agacement. Il lui était particulièrement difficile de trouver le sommeil ce soir. Ecartant son drap et sa couverture, elle alluma sa lampe de chevet et s'assit sur le bord du lit. Ses pieds nus effleurant sans bruit le plancher de la chambre, elle s'approcha de la lourde fenêtre et l'ouvrit après avoir écarté les rideaux, qu'elle accrocha de part et d'autre. L'air était particulièrement doux pour la saison. Le mur extérieur de cet immeuble grenoblois témoignait d'une architecture hors normes. L'épaisseur du mur n'était pas la même sur toute sa hauteur. Le studio était situé au quatrième et dernier étage. On y accédait au rez-de-chaussée par une porte sur le côté sud ; de là, on montait par des escaliers tournants jusque chez elle.

C'était le milieu de la nuit, deux ou trois heures du matin. Refermant la fenêtre, Delphine glissa vers la cuisine pour s'y préparer une infusion. Tandis que l'eau chauffait doucement dans la casserole, son regard vagabondait sur les objets familiers qui l'entouraient. Elle aimait particulièrement sa petite théière et ses petites tasses assorties en tons bleutés. Elle versa l'eau frémissante sur les feuilles de menthe séchée et tandis que les plantes infusaient, s'étira de tout son corps, comme un chat.

Le téléphone sonna, brisant la quiétude de cette nuit tranquille. Laissant la sonnerie retentir une seconde fois, Delphine décrocha. A

l'autre bout de la ligne, une voix un peu rauque, masculine, interrogea « Delphine ? ».

C'était son père. Elle reconnut immédiatement son accent et son intonation si caractéristiques : une voix basse et vibrante qui accrochait toujours sur la fin de son prénom.

Il lui expliqua en quelques mots que sa mère avait fait une syncope, au cœur de la nuit. Elle venait d'être admise en réanimation à l'hôpital. Les médecins se voulaient rassurant mais il demeurait inquiet. La conversation fut brève. Lorsqu'elle raccrocha, elle ne sut que penser. Son esprit hésitait entre l'incrédulité, l'hébétement et une sourde colère.

Un peu naïvement, elle avait toujours cru à la valeur inaltérable de son univers familial, de ses proches. Pourtant, elle savait que les êtres vivants étaient destinés à dépérir et disparaître. Et pourtant ...

Pourtant, une étincelle de rêve d'éternité subsistait en elle : cette étincelle qui voulait à toute force l'indépendance et la liberté et refusait de définir son existence par la maternité et la prolongation d'une généalogie sans réelle signification à ces yeux que celle d'une histoire un peu floue dont elle se désintéressait largement.

Elle préférait penser à l'avenir, espérer que la science et la philosophie aboutirait enfin à une symbiose utile qui donnerait à chacun des objectifs spirituels motivants. Elle avait décoré son appartement avec des posters de fleurs épanouies et d'oiseaux en mouvement. Ce décor familial lui sembla soudain insupportable. Enfila rapidement quelques vêtements, elle sortit dans le froid humide de la nuit grenobloise.

Elle arpenta nerveusement, rageusement les pavés des rues sans but précis pendant longtemps. Lorsque, avec les premiers rayons du soleil une intense fatigue se fit jour en elle, elle s'arrêta dans un café pour se doper en vue de la journée de travail qui l'attendait.

* * * *

La semaine suivante, Jules décida de se rendre à Grenoble pour le week-end. Il avait hésité à téléphoner à Delphine avant de partir mais avait finalement préféré tenter sa chance et lui rendre visite sans préavis. L'ayant côtoyé pendant deux ans au cours de leurs études, il la savait tout à fait capable de lui refuser toute coopération si elle ne souhaitait pas le voir. Devant cette éventualité, il s'était réservé la possibilité de se rendre à la bibliothèque pour finaliser son article sur les observations astronomiques effectuées à la chapelle.

Garant sa petite Citroën sur un petit parking de dix places situé loin du centre ville, il arriva en quelques minutes au bas de l'immeuble de Delphine et sonna à l'interphone. Après quelques minutes la voix étouffée et ensommeillée de Delphine grésilla dans l'appareil. Elle ne semblait pas précisément enchantée de sa visite mais lui débloqua néanmoins la porte donnant sur le vestibule d'entrée de la résidence. Jules gravit lentement les quatre étages qui menaient chez elle. La cage d'escalier était large et disposait d'un palier entre deux étages. Les marches résonnaient d'un bruit mat sous le martèlement de ses pieds.

La porte de l'appartement de Delphine était ouverte et on pouvait entendre une station de radio diffusant de la musique de variété. Un esseulé introverti s'égosillait : « Je cherche l'amour ... ». Delphine avait enfilé à la hâte un jean et un Tee-shirt ample où l'on pouvait lire NYC en grosses lettres roses fluo. Elle était assise sur son lit, dont les draps étaient roulés en boule, au fond. Ses jambes étaient repliées sur son torse et elle arborait sa moue boudeuse des mauvaises nuits. A son irruption dans ce décor, elle eut tout de même la bonne grâce d'éteindre le poste émetteur.

Il eut un début de sourire. Elle arqua un sourcil interrogateur. S'asseyant en tailleur sur le plancher de la chambre, il étendit ses bras derrière sa nuque et s'éclaircit la gorge. En peu de mots, il tenta d'expliquer les raisons de sa venue. Il exprima pêle-mêle, sa lassitude du journalisme traditionnel, son désir de changer la société, de laisser chacun exprimer librement ses projets sans empêcher autrui de vivre librement.

Lorsqu'il eut fini, Delphine haussa les épaules et plissa le front d'un air songeur. Elle lui fit remarquer que des sentiments comme la jalousie, la rancune ou le désir de pouvoir ne manqueraient pas de se faire jour : les hommes étaient ainsi faits.

Pinçant légèrement les lèvres, il secoua la tête. Il lui signifia que c'était là un point de départ tout à fait irrecevable. Il valait mieux partir du principe que chacun essayait de tirer le meilleur de ses possibilités en exerçant son jugement et son libre arbitre. Si l'on parlait de ce principe, le seul risque pour ainsi dire devenait d'assister à une surenchère navrante de bonne volonté.

Elle lui objecta les guerres et les attentats dont les journaux faisaient régulièrement mention en gros titres et images sanguinolentes. Ces images avait un double effet : renforcer les craintes primitives des citoyens et les cantonner dans leur rôle purement utilitaire. En parallèle, elles suscitaient des vocations de vengeurs impersonnels et de sauveurs de l'humanité. C'est un peu de la même façon que l'énoncé répété d'un interdit finit fréquemment par provoquer son franchissement. C'était le principe immuable et biblique du péché originel. L'homme n'aime pas se mettre des chaînes autour du cou.

Il secoua la tête en souriant et lui fit remarquer que c'était la femme qui, dans le récit de la Genèse, offrait le fruit défendu à l'homme, après l'avoir goûté. Le principe était donc que quelqu'un avait l'idée de déstabiliser le monde puis qu'une autre personne trouvait l'idée séduisante et reproduisait le schéma déstructurant.

Delphine soupira d'agacement. Elle avait le sentiment d'avoir déjà maintes fois eu ce type de débat qui la ramenait inévitablement au fait qu'elle faisait un métier nécessaire en tant que journaliste. Elle ne cautionnait pas le fait que toute la vie privée de tous soit publiée ouvertement. Elle préférait susciter chez les gens ce désir précieux de « ne pas désirer savoir ». Dans ses articles elle s'efforçait de faire preuve d'humilité, et s'intéressait exclusivement aux démarches tournées vers la paix et le mieux-être pour chacun.

Jules la regardait ainsi, tandis qu'elle méditait en son for intérieur, et la trouvait une fois de plus fascinante. C'était là une femme qui ne parvenait pas à exprimer ses désirs et qui semblait tiraillée entre son égoïsme et son espoir d'altruisme. Ce qui nous différencie, songeait-il, c'est que je suis bien davantage prêt à me dévouer pour les autres qu'elle ne le sera jamais.

Il se leva pour préparer du café et elle le laissa œuvrer sans dire un mot. Il était venu la voir avec une proposition tangible mais hésitait à

l'annoncer ouvertement, la sentant plongée dans un abyme de perplexité intérieure. Tandis qu'il apportait deux tasses emplies de café instantané fumant, elle lui tendit une lettre couverte d'une écriture agile et inclinée : « Tu devrais accorder quelques minutes à la lecture de ce courrier ... » annonça-t-elle en guise d'explication.

Intrigué, il déplia la feuille et se mit à lire. Elle le regardait faire, les yeux mi-clos, humant paisiblement les vapeurs stimulantes qui montaient de sa tasse. La lettre avait été rédigée par un dénommé André et n'était pas adressée à Delphine mais à une certaine Marine qui habitait Valence. Marine avait aussitôt transmis la lettre à son amie, avec une petite note indiquant simplement : « Voici la prose de l'idéaliste incorrigible dont je te parlais l'autre jour. ».

Après avoir lu la lettre d'André, Jules déclara : « Tout cela me semble encore mal défini, mais indique cependant une direction assez similaire à ceci ... » Souriant, il sortit un papier plié en quatre de la poche de son pantalon, sur lequel il avait écrit à la hâte :

« - Tu ne commettras pas de meurtre.

- Tu ne commettras pas d'adultère.

- Tu ne commettras ni rapt, ni vol.

- Tu ne prononceras pas de faux témoignage contre ton prochain. »

Il lut ces quatre commandements bibliques à haute voix tout en observant Delphine du coin de l'œil. Elle ne réagit pas. Elle finit par déclarer que cela lui semblait bien mais un peu limité pour définir les possibles de l'existence humaine.

« - Je crois... C'est un peu un rêve.... » dit-elle.

« - C'est un rêve qui ne tient qu'à toi. » répondit Jules.

Delphine haussa les épaules pour éloigner tout autre commentaire. Elle trouvait curieux néanmoins que Jules, André, Marine et elle-même s'interrogent sur le même problème fondamental au même instant. C'était un peu comme si leurs existences jusqu'ici divergentes se trouvaient attirées irrésistiblement par une même interrogation : « Que faire ? Et dans quel but ? ». Le fait qu'ils se trouvent tous quatre réunis

était sans hésitation une force, une chance et une opportunité à utiliser comme tremplin.

Jules étira chaque muscle de son corps, tel un félin après une longue sieste au soleil. Il portait un regard lucide sur son existence et la trouvait creuse et vide de sens. Dans un éclair de lucidité, il se dit qu'il y avait là une occasion unique à saisir coûte que coûte. Il se voyait déjà préparant avec ses proches un long voyage dans un pays lointain, pour y bâtir de nouvelles histoires, pour y créer une communauté plus soudée, ouverte aux échanges vers l'extérieur, baignant dans un amour spirituel évident, où chacun ferait corps avec le cadre naturel ...

Voyant un large sourire ingénu s'écrire sur son visage, Delphine le secoua doucement. : « Tu rêvasses ... » énonça-t-elle doucement, les yeux amplis d'un regret épicé et amer.

« - Viens donc prendre un peu l'air, ça nous remettra à tous deux un peu les idées à leur juste place. »

Ils quittèrent donc l'appartement et entamèrent une marche ocre et rapide dans les rues piétonnes baignées d'un soleil généreux. C'était une fin de matinée alanguie. Une odeur de pain fraîchement cuit distillait son odeur appétissante depuis une boulangerie. Jules entendit son estomac gargouiller et saliva instinctivement lorsque les parfums de mie chaude et de croûte craquante et dorée parvinrent à ses narines. Ils marchèrent jusqu'à un petit parc ombragé, et s'assirent sur un banc de bois. Ils restèrent ainsi silencieux, appréciant la quiétude du lieu, que seuls les pépiements dorés des oiseaux perturbait de temps à autre.

* * * *

André ouvrit en grand les volets de la pièce principale du chalet. Il sortit d'une boîte sa pipe de bruyère qu'il bourra soigneusement d'herbe sèche. Il avait souligné un passage d'un livre de Claude Lévi-Strauss au crayon à papier, hier soir :

« A un niveau différent de la réalité, le marxisme me semblait procéder de la même façon que la géologie et la psychanalyse entendue au sens que lui avait donné son fondateur : tous trois démontrent que comprendre consiste à réduire un type de

réalité à un autre, que la réalité vraie n'est jamais la plus manifestée : et que la nature du vrai transparait déjà dans le soin qu'il met à se dérober. Dans tous les cas, le même problème se pose, qui est celui du rapport entre le sensible et le rationnel et le but cherché est le même : une sorte de super-rationnalisme, visant à intégrer le premier au second sans rien sacrifier de ses propriétés. »

Ces quelques lignes lui avaient inspiré un profond dédain. La pensée chinoise énonçait sur le même thème : « *Celui qui n'entend pas les deux parties ne peut connaître la vérité.* ». Quant à la Bible, si l'on s'en référait aux lettres de Jean ou de Pierre, elle précisait « *Dieu est lumière et il n'y a aucune obscurité en lui... C'est lui, Jésus Christ, qui est venu avec de l'eau et du sang; non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et avec le sang; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité* » et « *Ayant purifié vos âmes en obéissant à la vérité pour avoir un amour fraternel sincère, aimez-vous ardemment les uns les autres, de tout votre coeur,* »

Il ne s'était guère soucié de rationalité jusqu'à présent, hormis pour ce qui était relatif à son travail. Il ne ressentait pas la nécessité de mêler sa sensibilité aux réalités de l'existence. Il était certain que l'appareil judiciaire et militaire qui formait l'état lui semblait décorrélé de toute logique humaine et donc voué à être le jouet des pulsions humaines. Bref, le marxisme faisait appel à la logique, tandis qu'il désirait une existence fondée sur le bon sens et la noblesse de coeur.

Pour reprendre les mots du prophète, il songeait avec force : « *Seigneur, ouvre leurs yeux pour qu'ils voient maintenant.* »

Il s'assit en tailleur au bas de son lit, et se mit à prier, entrant dans une longue méditation silencieuse, la tête presque vide de toute pensée, les yeux mi-clos. Une fois de plus, Marine l'aurait sans doute qualifié de « *mystique idéaliste* »...